

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 19

Artikel: Fragment : d'un voyage de l'empereur Joseph II, sous le nom de Comte de Falkenstein, accompagné des Comtes de Colleredo et de Coblenz, et avec quelques domestiques : (fin)
Autor: Saussure, César de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.
ETRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Fragment

d'un voyage de l'empereur Joseph II, sous le nom de Comte de Falkenstein, accompagné des Comtes de Colleredo et de Coblenz, et avec quelques domestiques, par CÉSAR DE SAUSURE.

(FIN.)

Suivons encore un peu ce grand prince. Le sieur Lacombe, le meilleur voiturier ou loueur de chevaux de Genève, avait fourni les chevaux pour les équipages du comte de Falkenstein, savoir dix-huit chevaux de carrosse, six à chacune des trois voitures et deux chevaux de selle que le comte montait quelquefois pour mieux voir le pays, ou pour aller devant quand il le souhaitait. Lacombe conduisait lui-même la première voiture. Arrivés au pont de Bressonnaz, Lacombe sachant que notre illustre voyageur ne voulait pas s'arrêter à Moudon, lui demanda la permission de s'arrêter un moment pour rafraîchir les chevaux, en leur donnant du pain trempé dans du vin. Pendant ce temps-là, le comte mit pied à terre, entra dans le cabaret, passa à la cuisine et de là dans une chambre à côté où il trouva une jeune fille repassant du linge. Ne comprenant pas d'abord ce qu'elle faisait, il lui fit diverses questions sur sa profession. La repasseuse lui répondit de son mieux et finit en disant qu'il fallait bien qu'elle travaillât pour gagner sa vie et celle de son pauvre père, qui, s'étant cassé la cuisse, était depuis longtemps alité et hors d'état de rien faire.

Le comte sortit et s'informa du cabaretier si ce que cette jeune fille lui avait dit était vrai; le cabaretier le confirma et ajouta que son père était fort pauvre. Alors le prince retourna vers la repasseuse et lui donna un double louis en lui disant : « Tenez, mon enfant, servez-vous de cette pièce pour faire du bien à votre père. » La jeune fille frappée, étourdie de cette générosité ou charité inattendue, ne put pas proférer un mot, mais jetant les yeux sur la pièce d'or qu'elle tenait à la main et sur celui qui la lui avait donnée, elle laissa couler quelques larmes de reconnaissance et d'attendrissement, ou si l'on veut de joie. Le comte touché de cette scène muette, se retira. Il n'est pas à douter que sa belle âme ne ressentit mille fois plus de plaisir dans ce petit cabaret que tout autre monarque assis sur son trône environné de pompe et d'éclat.

Nos voyageurs allèrent dîner à Marnens et coucher à Morat. Le lendemain ils arrivèrent de bonne heure à Berne et mirent pied à terre au *Faucon*, l'auberge de Berne la plus considérable. Son excellence monseigneur l'Avoyer d'Erlach y alla pour rendre ses devoirs au prince voyageur; il se fit annoncer sous le nom de comte d'Erlach, mais il ne fut pas reçu. On s'excusa en lui faisant dire que les voyageurs ne recevaient point de visites. De suite après le dîner, le comte de Falkenstein se fit conduire à l'Arsenal. M. le Banderet Manuel et quelques autres seigneurs de l'Etat s'y trouvèrent pour lui faire voir tout ce qu'il y a en fait de choses curieuses et remarquables. Dès que le comte et sa suite y furent entrés, on en ferma les portes afin de n'y pas laisser entrer la foule qui le suivait. Il admira le grand nombre de toutes sortes d'armes qui y sont entretenues avec un grand ordre et un grand arrangement. Il fit à M. le Banderet Manuel diverses questions sur le gouvernement, sur les forces et les finances de l'Etat et sur plusieurs autres choses assez délicates. M. Manuel s'en tira très bien, avec esprit et prudence.

Au sortir de l'Arsenal, il se fit conduire chez M. le baron de Haller. On lui dit qu'il était malade et qu'on doutait qu'il pût avoir l'honneur de le rece-

voir. « Cela ne fait rien », dit-il, « je ne veux pas avoir passé à Berne sans avoir vu ce grand homme. » Il n'avait pas même voulu qu'on l'avertît; aussi le trouva-t-il en robe de chambre, en bonnet de nuit et à moitié couché sur une bergère. Il passa près d'une heure avec lui.

Le comte partit de Berne le 18, de son matin. Sans s'arrêter à Soleure, il arriva seul sur son bidet à Bipp, à deux lieues au-delà et alla mettre pied à terre au cabaret. L'hôtesse y était occupée à laver ses chambres et à nettoyer ses meubles. Il lui demanda à dîner. « Je ne puis pas, dit-elle, vous voyez que ma maison est toute sens dessus dessous; vous devriez avoir diné à Soleure, mais allez une lieue plus loin, vous y trouverez un bon cabaret où l'on vous donnera un meilleur repas que je ne puis vous donner. »

Après que le voyageur inconnu l'eut un peu pressée, mais inutilement, il lui dit : « Vous ne savez pas à qui vous refusez de donner à dîner; je suis l'empereur. » « L'empereur ! s'écria-t-elle, ne doutant point qu'on se moquait d'elle. Allez, monsieur, il n'est pas bien pour un particulier, tel que vous paraaissez être, de prendre le nom du premier monarque de l'Europe. Allez, monsieur l'empereur, allez chercher à dîner ailleurs que chez moi. »

Quelques moments après, voyant arriver les trois voitures à six chevaux, elle changea d'idée et lui dit : « Monsieur l'empereur ou qui que vous soyez, si vous voulez dîner dans un cabinet de verdure à mon jardin et attendre une heure, je tâcherai de vous donner deux ou trois bons plats; je n'ai ni le temps, ni les provisions pour vous faire un grand repas. »

On accepta son offre. Tout fut prêt en moins d'une heure. Le dîner fut servi au jardin. Le peu de mets qu'on donna furent trouvés excellents. Les voyageurs mangèrent de bon appétit et furent fort gais et fort contents. Mme l'hôtesse ne put jamais croire qu'elle eût eu l'honneur de donner à dîner à l'empereur, jusqu'à ce qu'elle eût été payée très généreusement, et fort au-delà de ce qu'elle aurait osé demander.

Nos voyageurs continuèrent leur voyage en passant par Bâle et Schaffhouse. Ici Lacombe les quitta, parce qu'on y trouve des chevaux de poste pour l'Allemagne. Il s'adressa au comte de Colleredo pour le prier de lui obtenir un certificat, comme quoi il avait eu l'honneur de conduire sa Majesté Impériale depuis Genève jusqu'à Schaffhouse; d'avoir eu celui d'être son cocher tant de jours, et qu'on avait été content de son service. Le comte de Colleredo en parla au comte de Falkenstein; ce dernier ordonna qu'on lui expédiât un certificat tel qu'il le demandait et il le signa lui-même. Il fit venir Lacombe auprès de lui et lui dit : « Tenez, voilà la déclaration que vous avez demandée; mon banquier de Genève vous payera comme on est convenu à un gros écu par cheval pour chaque jour. Voilà vingt louis de gratification pour vous et dix autres louis pour vos postillons. De plus, je vous donne cette médaille pour vous ressouvenir de moi. Vous la porterez à votre boutonnière quand vous voudrez vous parer. »

Cette médaille est du poids de sept à huit louis; d'un côté elle représente le buste de Joseph II, roi des Romains, et de l'autre son couronnement.

Lacombe reçut ces présents de la main même de l'empereur, caché sous le nom de comte de Falkenstein; il voulut lui en témoigner sa reconnaissance, mais il ne fit que balbutier. Il courut se procurer un ruban ponceau et s'orna de sa médaille qu'il porte habituellement à sa boutonnière.

Nous ne suivrons pas plus loin ce grand et illustre voyageur, ignorant les particularités du reste de

son voyage, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait donné partout où il a été des marques de sa bonté, de sa générosité et de sa popularité.

Montbenon.

Chacun se souvient de la réputation qu'avait autrefois la promenade de Montbenon. Elle était si mal famée qu'on ne pouvait guère, le soir, y diriger ses pas, sans être suspecté d'être en quête de bonne fortune. Dans la journée même, ce n'était qu'un rendez-vous d'oisifs de toute sorte, de désœuvrés, d'ouvriers en goguette.

A part cela, quelques bonnes d'enfants.

Dès lors — sans parler de la grotte et de la fontaine — cette place a subi des transformations heureuses; elle est devenue notre plus belle promenade. Les parterres de fleurs, les frais gazons et de beaux ombrages y réjouissent les yeux. On les visite dès le matin, on y retourne l'après-midi et le soir.

Le soir, cependant, Montbenon présente, en certains endroits, quelques inconvénients. On ne peut le parcourir sur tous les points, ni se reposer sur tous les bancs, surtout si l'on est en compagnie de dames. Il faut nécessairement choisir les avenues découvertes, bien éclairées, ou l'esplanade qui est immédiatement devant le palais. La terrasse inférieure, entre autres, n'est pas accessible à tous, si l'on y va dans le seul but de s'y promener et de prendre le frais. Assombrie par de grands arbres, complètement privée de verrières et ne recevant d'autre lumière que celle de deux becs de gaz placés au-dessus du grand escalier, et dont les faibles rayons s'éteignent bientôt dans le feuillage, on ne s'y aventure guère. Quant aux bancs, il n'y faut pas songer; placés dans une obscurité complète, on n'y aperçoit que des formes vagues, on n'y entend que des chuchotements qui éloignent nombre de promeneurs. Ce n'est même qu'avec hésitation que ceux-ci suivent l'extrême bord méridional de cette belle esplanade.

Et c'est bien regrettable, car rien de plus ravissant que le coup d'œil dont on y jouit dans les beaux soirs d'été. Les nombreuses villas qui s'étagent entre la ville et Ouchy s'éclairent de mille lumières, auxquelles se mêlent les diverses couleurs des feux de locomotives et des nombreux signaux donnés aux abords de la gare du Jura-Simplon.

Cette absence complète d'éclairage dans la plus belle partie de Montbenon n'est plus tolérable et nous sommes étonnés que notre édilité ne songe pas à y remédier.

Chut!... à peine les lignes qui précèdent étaient-elles écrites que nous apprenions qu'on travaillait à la pose de six verrières sous les grands arbres!

Cette diable de municipalité nous fait par-ci par-là de ces surprises bien émouvantes!

Bref, mieux vaut tard que jamais.

Le cousin.

Il y a de cela bien des années déjà. Un jeune homme appartenant à une riche famille, et